

considération les éventuels traumatismes historiques d'autrui. Les vicissitudes des relations entre la Chine et le Japon en témoignent depuis des décennies.

La posture de T. Lindemann se veut d'emblée normative. Son analyse est un appel au respect et à la compréhension de l'ennemi potentiel. Ce plaider n'est pas sans rappeler les préceptes développés par Jean-Marc Ferry dans *L'éthique reconstructive*¹. Face à des impasses où crimes et représailles s'enchevêtrent à un tel point qu'il est difficile d'isoler une causalité simple, il s'agit d'accueillir l'histoire des autres, ou pour reprendre une expression chère à Paul Ricœur, de la raconter autrement. Le but est louable : élucider les malentendus, incompréhensions et autres oublis qui bloquent les possibilités de rapprochement. Pareille démarche ne paraît toutefois concevable que si chacune des parties est convaincue de la nécessité d'un tel rapprochement. Accepter d'exprimer non pas seulement le tort subi, mais aussi le tort commis a un coût extrêmement lourd sur la scène intérieure. Mis en balance avec les éventuels gains liés à l'assomption d'une responsabilité historique, ce coût ne favorise guère la prise de risques. L'histoire montre que peu d'États s'engagent dans une telle perspective s'ils n'y sont pas acculés. Sous cet angle, la thèse d'une progression de ce que l'auteur décrit comme une « politique de civilisation » fait preuve d'un bel optimisme. Résiste-t-elle pour autant à l'observation de l'actualité ? Certains événements permettent certes de confirmer la force d'une politique de reconnaissance. Ainsi, la réaction des autorités russes au lendemain de l'accident d'avion dans lequel périt la totalité de la délégation polonaise qui se rendait au mémorial de Katyn, en avril 2010, manifeste l'intérêt d'une attitude fondée sur le respect et la compassion. Les expressions de sympathie témoignées à l'époque ne sont probablement pas étrangères au rapprochement – même relatif – des deux anciens ennemis. Cela étant, d'autres événements, et ils sont nombreux, attestent à l'inverse de l'absence de toute politique visant à diminuer les craintes de l'ennemi, à le rassurer, à l'apaiser.

À défaut d'euphorie, la prudence s'impose. Il est décisif de souligner les limites des menaces du recours à la force et les vertus d'une politique de

reconnaissance. Mais il est tout aussi fondamental de garder à l'esprit que le succès d'une négociation dépend souvent de la force tenue en réserve. Cette observation rappelle les risques des retours du balancier sur le plan théorique. Pour éviter une lecture strictement réaliste des relations internationales (qui réduirait tout État à un monstre froid assoiffé de pouvoir), il est tentant de se concentrer sur la nature profondément vulnérable de ces États. Il est sans doute salutaire de ne négliger aucune de ces deux dimensions.

Valérie Rosoux -

Université catholique de Louvain/FNRS

Ramel (Frédéric) - *L'attraction mondiale*. - Paris, Presses de Sciences Po (Références. Mondes et sociétés), 2012. 288 p. Bibliogr. Index.

Dans *Philosophie des relations internationales* (Presses de Sciences Po, 2^e éd., 2011), Frédéric Ramel consolide ce champ par le moyen d'une anthologie historique, de Dante à Michael Walzer. Dans *L'Attraction mondiale*, dont le sous-titre aurait pu être *Introduction à la philosophie politique des relations internationales*, il en explore la dimension politique, au moyen d'un fil directeur, le cosmopolitisme, et dans une forme qui rappelle aussi l'anthologie puisque l'ouvrage, qui témoigne d'une grande érudition, présente et organise la pensée de nombreux auteurs, anciens, modernes et contemporains, en trois parties : les cosmopolitistes, qu'ils soient kantiens (Kant, Habermas), rawlsiens (Held, Beitz, Pogge) ou républicains (Aristote, Machiavel et le républicanisme global contemporain) ; les pluralistes, qu'ils soient libéraux (Hobbes, Locke, Smith, Manent, Hayek, Rawls), schmittiens (Schmitt, Bensaïd, Mouffe, Odysseos) ou communautariens (Kymlicka, MacIntyre, Frost, Walzer) ; et les penseurs du milieu qui, dans un dépassement dialectique, sursumunt (Aufhebung) l'opposition précédente entre universel et pluralité pour défendre une autre architecture mondiale (Rousseau, Chauvier, Etzioni, les middle-ground ethics, Marx et Engels, Negri et Hardt, Beck, Cox), une autre conception du monde (Arendt, Tassin, Agamben, Derrida), ou une autre direction dans le monde (perspectives postcolonialistes, Jaspers, Van der Pijl, Chan,

1. Jean-Marc Ferry, *L'éthique reconstructive*, Paris, Éd. du Cerf, 1996, et *L'éthique reconstructive comme éthique de la responsabilité politique*, Vallet, Éditions M-Editer, 2012.

Jullien). L'une des grandes qualités du livre est qu'en dépit de cette abondance et de la finesse interprétative qu'elle nécessite parfois, il est toujours clair, articulé et digeste. Le vaste panorama qu'il offre et son style pédagogique en font un ouvrage précieux pour les étudiants en science politique comme en philosophie. Sa reformulation de la question cosmopolitique en termes d'attraction et son plaidoyer final pour un usage de la métaphore musicale en relations internationales (voix cosmopolitiques, pluralistes ou du milieu, concert des nations et orchestration mondiale) ouvrent également des pistes de réflexion originales pour les chercheurs.

On peut toutefois avoir trois regrets. Premièrement, que cette présentation ne soit pas plus personnelle. C'est le défaut d'une qualité : présenter un grand nombre d'auteurs et mettre toujours en évidence, au sein de chaque courant, la diversité des voix n'est pas propice à la défense d'une thèse forte – si ce n'est celle que le cosmopolitisme et le pluralisme peuvent être dépassés dans une troisième voie, sorte de synthèse hégélienne. On devine que l'auteur partage certaines de ces approches du milieu, en particulier celles qui puisent dans Rousseau, et qu'il est plutôt proche de l'École anglaise (Chris Brown notamment), mais ces préférences personnelles sont somme toute très discrètes. Deuxièmement, que, même si c'est un livre de philosophie politique et non d'éthique (la distinction pourrait d'ailleurs être débattue), la question du cosmopolitisme ne soit pas plus clairement formulée dans les termes de l'éthique normative contemporaine : déontologisme, conséquentialisme (avec par exemple le *One World* de Peter Singer¹) et éthique de la vertu (même si cette troisième famille fait l'objet d'une note au bas de la page 185). Troisièmement, on regrette surtout l'absence du réalisme (pas même dans l'index) qui, contrairement à un préjugé répandu, n'est pas étranger à la question cosmopolitique. Il aurait pu être introduit à partir de Kant, qui était un libéral relativement réaliste – en tout cas plus réaliste que bon nombre de ses successeurs, en premier lieu Habermas –, comme en témoigne sa conception de la nature humaine,

égoïste et méchante, et de la naturalité de la guerre ; sa critique du jus gentium, impuissant ; son rejet de l'idée d'État mondial (pas seulement dangereux mais aussi irréaliste) ; le fait qu'il n'exclut pas de la fédération mondiale les régimes non républicains ; et le fait même qu'il reconnaisse la nécessité, parfois, de ne pas être républicain pour maintenir un équilibre des puissances. Au 20^e siècle, on trouve également chez des réalistes classiques comme Carr et Morgenthau une critique de l'État nation² et Aron lui-même évoque le souhait d'une « société transnationale »³. Un certain réalisme, qui pourrait ne pas être incompatible avec un certain cosmopolitisme⁴, aurait donc pu avoir une place dans cet excellent livre.

Jean-Baptiste Jeangène Vilmer -
Université McGill (Montréal)

Hecker (Marc) - *Intifada française ?
De l'importation du conflit israélo-palestinien.* -
Paris, Ellipses, 2012. 510 p. Acronymes et sigles. Index.

Coisant l'analyse des relations internationales et la sociologie des mouvements sociaux, l'ouvrage de Marc Hecker (actuellement chercheur à l'IFRI) présente les résultats détaillés d'une enquête de terrain menée par l'auteur entre 2004 et 2011 auprès d'organisations « pro-israéliennes » et « pro-palestiniennes » en France. Sur la base d'entretiens, d'observations participantes et de recherches documentaires, M. Hecker montre que le conflit israélo-palestinien ne se limite pas aux événements qui se déroulent au Proche-Orient. Bien au contraire, il fait l'objet, de la part des protagonistes du conflit ou de leurs alliés et opposants à l'étranger, de diverses entreprises « d'importation » et « d'exportation ». L'expression « importation du conflit israélo-palestinien » renvoie ainsi aux « mécanismes de résonance du conflit proche-oriental sur le territoire national, que l'on fasse référence à des phénomènes violents ou non » (p. 399). En France, cette sensibilité au conflit est relativement forte. Elle a néanmoins connu des variations historiques. Selon l'auteur, la période

1. Peter Singer, *One World*, New Haven, Yale University Press, 2002.

2. Edward Hallet Carr, *The Twenty Years' Crisis 1919-1939*, New York, Harper & Row, 2^e éd., 1964, p. 229 ; Hans Morgenthau, *Politics Among Nations*, New York, Knopf, 6^e éd., 1985, p. 351.

3. Raymond Aron, « Qu'est-ce qu'une théorie des relations internationales ? », *Revue française de science politique*, 17 (5), octobre 1967, p. 837-861, dont p. 849.

4. Comme le montre William E. Scheuerman, *The Realist Case for Global Reform*, Cambridge, Polity, 2011.